

L'assassin jouait du trombone de Roger Cantin

Numéro 58, novembre–décembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

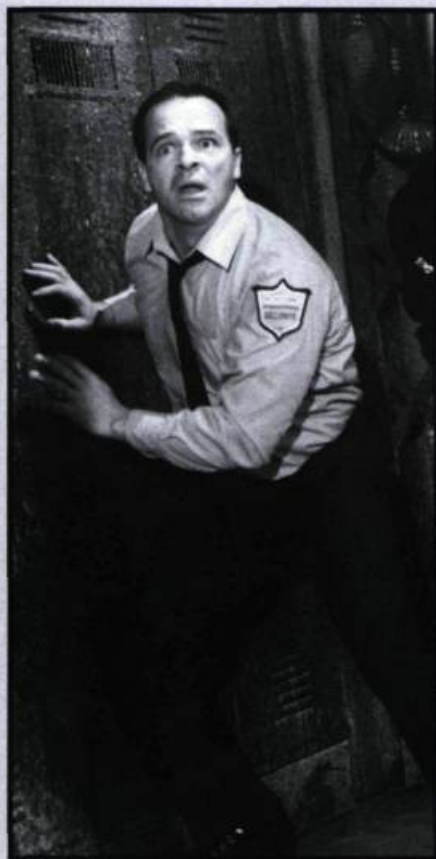
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1991). Compte rendu de [*L'assassin jouait du trombone de Roger Cantin*]. *24 images*, (58), 20–20.

L'ASSASSIN JOUAIT DU TROMBONE

DE ROGER CANTIN



Le gardien de nuit Augustin Marleau (Germain Houde)

PHOTO: RON DIAMOND

On peut reprocher à cette comédie de Roger Cantin la confusion de son écriture. Le réalisateur sacrifie parfois au loufoque la rigueur dont le récit a besoin pour fonctionner. Complexe, l'histoire se tisse de complots ourdis par tout un chacun, de quiproquos, de fausses pistes et de coups de théâtre, et certaines scènes cruciales tombent à plat à cause de ce manque de netteté. Or, en dépit de ses faiblesses, *L'assassin jouait du trombone* se distingue nettement du lot des longs métrages québécois actuels.

Cette différence ne tient pas vraiment au fait que ce film soit meilleur que les autres, mais à l'esprit qui le sous-tend. Pour Cantin, le cinéma constitue un moyen d'expression spécifiquement plastique. Comme un enfant qui colle des macaronis sur une bouteille enduite de peinture argentée, le réalisateur de *Simon les nuages* recycle les matériaux que le cinéma lui offre pour créer un tout composite, fragmentant l'image et le récit en un bric-à-brac d'influences. En ce sens, il convient de parler de Cantin comme d'un artisan au sens manuel du terme. Dépassant les limites fixées par un budget étriqué, il fait preuve d'ingéniosité et se livre à cet exercice de création avec une telle générosité qu'on peut difficilement ramener le film à ses maladrotes.

L'histoire de *L'assassin jouait du trombone* tourne d'ailleurs autour de l'idée de recyclage. Les studios de l'Office du Film (un sosie de l'ONF) sont rachetés par Popcorn International, une entreprise spécialisée dans la série B. Le héros gardien de nuit de ces studios, Philippe Marleau, interprété par Germain Houde (convaincant dans son premier rôle comique au cinéma), se prend tour à tour pour Humphrey Bogart et Jean Gabin et s'invente toutes sortes de scénarios de série noire. Il aura à se transformer malgré lui en détective privé lorsque les producteurs du studio seront tués l'un après l'autre. C'est cependant sa fille de quinze ans, Josée (l'étonnante Anaïs Goulet-Robitaille), qui parviendra à mettre hors d'état de nuire les malfrats responsables de l'hécatombe.

Cette brève description met en relief trois figures de trompe-l'œil à l'intérieur du récit : les studios (les bureaux et l'édifice de l'ONF travestis), les fantasmes de Marleau (un travailleur se donnant l'air d'un personnage de fiction) et la relation entre sa fille

et lui, inversée par rapport à la tradition. Or, ce qui rend fascinant *L'assassin jouait du trombone*, c'est que Cantin prend au pied de la lettre cette idée de trompe-l'œil pour y subordonner toute sa mise en scène. Ce parti pris confère au film un aspect ludique qui invite chaleureusement le spectateur à découvrir l'au-delà de ce qui lui est montré.

Par exemple, les clins d'œil cinéphiliques pullulent jusqu'au vertige : citons entre autres Keaton, Méliès, Kubrick, Hitchcock, Lang, Carné, Sennett, Fellini, Tati, Reed — sans compter, bien sûr, ceux qui pourraient être accidentels, ou qui tiennent de l'«inside joke» adressée à l'industrie québécoise. De même, la musique de Milan Kymlicka constitue un heureux mélange d'influences allant de Nino Rota aux grandes musiques hollywoodiennes. Les gags bénéficient du même traitement. En effet, le comique résulte souvent d'une fausse impression, comme lorsque les policiers s'avancent vers la borne fontaine pour, dirait-on, pisser, alors qu'ils ne veulent dresser qu'une contravention. Dans le même esprit, on peut mentionner le superbe gag de la rayure, où Jean-Pierre Bergeron, qui interprète un producteur, manipule dans l'espace une paire de ciseaux non pour censurer une pellicule, comme on le pense d'abord, mais pour enlever des égratignures imaginaires dans l'image.

Bien sûr, *L'assassin jouait du trombone* souffre peut-être à certains endroits comme le souligne lui-même le cinéaste (voir entretien) d'une osmose imparfaite entre deux genres, le *thriller* et le *slapstick*. Les règles de l'un nuisent à la spontanéité de l'autre, et le second brouille les pistes complexes du premier. Cependant, la beauté de ce film, c'est qu'au-delà des nombreux pastiches qui le composent, il y en a un autre, plus vaste et moins évident : *L'assassin jouait du trombone* est en fait un pastiche du cinéma tout court, du cinéma perçu comme un grand fantasme. ■

L'ASSASSIN JOUAIT DU TROMBONE

Québec 1991. Ré. et Scé. : Roger Cantin. Ph. : Rodney Gibbons. Mont. : Yves Langlois. Mus. : Milan Kymlicka. Int. : Germain Houde, Anaïs Goulet-Robitaille, Marc Labrèche, Raymond Bouchard, Normand Lévesque, Julie St-Pierre, Gildor Roy, Claude Desparois. 102 minutes. Couleur. Dist. : Allégro.

LA BOUTEILLE ET LES MACARONIS

par Marco de Blois